

gineuses des plus hauts promontoires, si ce n'est pour ravir à l'inspiration, délivrée de tout voile, le génie qui couronne Atala et René? Et n'est-ce pas au fond des lacs baissant les plus luxuriantes campagnes que Bernardin de Saint Pierre cueillit cette perle ravissante de la littérature française qu'on nomme *Paul et Virginie*?

Et les chastes anachètes de la primitive Eglise, pourquoi fuyaient-ils Rome païenne et s'ensevelissaient-ils vivants dans les solitudes de la Thébaïde?

Toujours, toujours l'immortel attrait de la grande nature, qui élève l'âme et la rapproche de Dieu!

Oui, je le maintiens, l'homme a infiniment raison d'agir ainsi; car des voix intérieures, qui ne peuvent venir que du ciel, l'averti sent que ses destinées ne se dénoueront pas ici-bas.

C'est ailleurs que ses couronnes l'attendent et que les anges le convoient!

Mais trêve de tous ces discours, et parlons un peu de la ville qui a l'honneur de me contenir dans son sein.

Si j'ai tout à l'heure, en faisant l'éloge du printemps, presque mérité de l'hiver, il ne serait nullement raisonnable de conclure que cette dernière saison n'a pas aussi ses charmes.

En effet, pendant le cours de l'hiver qui vient de finir, les diverses institutions que possède notre ville semblaient s'être donné la main pour sonner le réveil littéraire.

A l'Université-Laval revenait le droit et l'honneur de préluder au mouvement, et elle l'a fait avec ce tact qui la distingue, en choisissant une pléiade de conférenciers tout à fait à la hauteur de cette tâche aussi difficile que relevée.

A la tribune, où s'épanouit ordinairement l'hermine de la docte institution, nous avons vu, deux fois la semaine, se succéder des maîtres dans l'art de bien dire, d'exposer d'une manière claire, lucide, hardie, des questions et des problèmes qui dénotent le savoir, des fouilles renouvelées et une érudition peu commune.

En général, on est sous l'impression qu'elle est relativement facile cette tâche de faire une conférence, d'intéresser l'auditoire, de remuer les âmes, d'amener à soi les convictions, de les subjuguier, en quelque sorte.

Cela est trompeur.

En effet, n'avez-vous jamais songé aux difficultés sans nombre à contourner, aux obstacles à aplanir, aux mille petits soins à prendre pour battre le chemin et forcer la main au succès.

Je me fais gloire de le dire, les différents conférenciers, parmi lesquels nous comptons Mgrs Paquet et Hamel, MM. les abbés Paquet, Laflamme, Roy et Beaudoin ont enlevé la place; et l'auditoire nombreux, qui n'a pas désespéré, a recueilli de ces travaux bien faits d'excellents préceptes, bons à mettre en pratique dans la vie commune.

A la suite de l'Université, l'Institut Canadien, la Société Historique, le Cercle Lasalle, l'Union Commerciale et le Cercle Catholique, ont emboîté le pas, et les abbés Bégin, Roy, M. Faucher de Saint-Maurice, Legendre, Jo'y, Turcotte, Rouillard, Lemieux et plusieurs autres, sont venus à leur tour nous faire part de leurs recherches et de leurs connaissances.

Nous avons ainsi agréablement passé l'hiver, partagés entre les tendresses du foyer et ces jouissances intellectuelles.

Mais ne voilà-t-il pas qu'un spectacle non moins attrayant s'offre à nos regards.

En effet, tout semble prendre un regain de vie dans notre cité, ordinairement si débonnaire et si paisible.

L'honorable premier ministre de la province de Québec, nous est revenu, frais et dispos, de son tour d'Europe.

Son entrée dans notre ville a été le signal de ralliement pour les phalanges qu'il conduit si hardiment au combat.

La session législative va bientôt s'ouvrir, et nous verrons arriver dans nos murs la représentation nationale.

Il y a comme une odeur de poudre dans l'atmosphère politique.

En attendant, chacun se prépare, met en écharpe son baudrier, relève sa visière; et déjà, dans le lointain, il nous semble apercevoir les premières fumées du combat.

De son côté, l'opposition se rengorge, choisit le terrain, fourbit sa luisante épée et nous promet de vaillantes passes d'armes.

Rien de plus intéressant que ces joutes parlementaires, d'où dépend le bien-être et l'avenir du pays.

Aussi, il faut voir combien sont serrées les foules qui, du haut de la galerie, suivent d'un œil jaloux les péripéties de la lutte.

A ce sujet, il m'est particulièrement agréable de signaler la satisfaction unanime qui s'est manifestée lors de la nomination de l'hon. Réal Angers à la charge de lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

Tout le monde a compris en quelles mains loyales et dignes était tombé le sceptre gubernatorial.

Quant à moi, je n'en ai jamais douté; mais ce qui a généralement frappé dans les premiers actes de notre gouverneur, c'est l'attachement, j'allais dire la passion qu'il a manifesté incontinently pour les lettres.

Il est bon de rencontrer ainsi de ces brillantes personnalités qui, malgré les séductions et les enivres de la fortune, restent ce qu'elles ont toujours été, c'est-à-dire les amis du savoir; qui ne refusent jamais à la jeunesse les conseils d'une expérience mûrie avant l'âge, acquise au prix d'un travail opiniâtre, de veilles méditatives et d'études marquées au coin des principes religieux et traditionnels.

Son Excellence a compris cela; elle a compris particulièrement que l'amour des lettres est la plus belle flamme qui doit briller au front d'un peuple, et que, fils de la France, si notre mère est grande aujourd'hui, elle le doit moins à la valeur de ses armes sur les champs de batailles qu'au culte qu'elle a toujours professé pour les œuvres de la pensée, des arts et des sciences!

Continuez, Excellence. Couvrez-nous de votre prestige; faites entendre votre parole; nous serons toujours là pour l'écouter et l'applaudir. Et permettez que nous disions, après vous, avec un grand écrivain: "La culture des lettres est une passion distinctive de toutes les natures fortement trempées. Remercions Dieu qui a été assez puissant et assez bon pour donner aux rapides effusions de l'esprit la durée de l'airain et la vie de la vérité!"

Je profite, lecteurs, de cet endroit de ma chronique, où je suis en si brillante compagnie, pour prendre congé de vous et vous dire: au revoir.

Philéas Huot.

Saint-Roch de Québec, mars 1888.

POISSON D'AVRIL

Je les accepte avec ivresse
La carte et le poisson joli.
Comme une marque de tendresse
Je les accepte avec ivresse.
Sur ma lèvre un aveu se presse:
S'il allait paraître impoli...
Je les accepte avec ivresse
La carte et le poisson joli.

J'aime à voir ce bouton de rose
Qui ne s'entrouvre qu'à demi.
J'aime une fleur si fraîche éclosie
J'aime à voir ce bouton de rose.
C'est bien la plus aimable chose
Qu'une amie offre à son ami;
J'aime à voir ce bouton de rose
Qui ne s'entrouvre qu'à demi.

Tes yeux lancent des traits de flamme,
Petit mes-ager de l'amour;
Viens-tu pour embraser mon âme,
Tes yeux lancent des traits de flamme?
Tu m'as vaincu, je le proclame,
Tu m'as subjugué sans retour:
Tes yeux lancent des traits de flamme,
Petit messager de l'amour!

RENÉ GIGO-DUTANEL.

Montréal, avril 1888.

A LA CHAMBRE



Quels gêneurs que ces rabâcheurs de discours! Impossible de faire son courrier en repos.

USAGES ET COUTUMES

LE DEUIL.

Le deuil est une marque extérieure de la douleur, dont il a, du reste, tiré son nom, le deuil à des règles qui sont, en général, très sévèrement observées. Tous les peuples civilisés l'ont porté, le portent, inspirés par le besoin de témoigner ostensiblement leur affliction. Les femmes de Sparte et de Rome s'habillaient en blanc à la mort d'un être aimé. En Grèce, les hommes coupaient leur cheveux comme font encore les orientaux; et, au contraire, les Romains laissaient croître les leurs; ce signe de deuil, absolument différent, avait une même valeur, selon les lieux. Dans la Castille, on a aussi porté le deuil en blanc, et les veuves des rois de France étaient surnommées *reines blanches*, pendant le deuil du roi, parce qu'elles étaient vêtues de robes et de voiles blancs. C'est Anne de Bretagne qui introduisit le noir à la cour de France, comme couleur de deuil.

Jusqu'à la Régence, les deuils étaient très longs, en France. La duchesse de Berry en fit alors diminuer la durée de moitié. Mais, malgré l'insertion dans les *Colombats* de la réforme imaginée par cette fille de France, la vieille noblesse eut bien de la peine à accepter, sur ce point, les règles nouvelles.

En ce temps-là, on portait le deuil de père à la mort de l'aîné de sa famille, du chef de sa maison bien que le degré de parenté fût parfois, des plus éloignés. Nous avons changé tout cela, mais nous sommes encore loin d'adopter l'étiquette américaine. Les Yankees, s'ils peuvent compter sur l'héritage d'un parent, qu'ils viennent à perdre, attendent, pour prendre le deuil et le faire prendre à leur maison, que le testament ait été ouvert. Sont-ils frustrés dans leurs droits ou dans les espérances qu'ils avaient conçues, ils s'affranchissent des obligations du deuil.

Depuis quelques années, en Angleterre, la classe moyenne et le peuple se bornent à indiquer leur deuil en portant un simple bracelet de crêpe au bras, sur leurs vêtements ordinaires, fussent-ils rouges. C'est une de ces idées pratiques qui n'ont aucune chance d'être adoptées en notre pays, où les sacrifices d'argent coûtent peu en ces circonstances.

Les Anglais supputent, au contraire, la dépense que leur occasionneraient les marques extérieures de leur douleur... et s'abstiennent.

Le deuil de veuve est le plus long de tous, il dure deux ans. Toute une année le *grand deuil* austère. A la maison un bonnet ou coiffe de veuve, car les cheveux doivent être couverts. Pendant les premiers six mois de la seconde période, on porte des étoffes moins sévères et, chez soi, on remplace la coiffe par une mantille. Les derniers six mois admettent une certaine élégance.

Huit jours avant l'expiration du deuil, on reprend les fleurs: des violettes, des pensées, des pervenches et des bijoux, améthyste et perles. Il faut bien observer les nuances, graduer la fin du deuil.

Le deuil terminé, avant de s'habiller comme tout le monde, on s'astreindra à une légère transition. On commencera par adopter des nuances neutres, discrètes, foncées; on ne se découvrira pas tout de suite les épaules, mais on pourra reprendre les diamants, des topazes, des hyacinthes. Dans ses cheveux, en fait de fleurs, on disposera ces chrysanthèmes de toutes couleurs et des scabieuses, parce qu'elles sont dites *fleurs de veuves*.

Le deuil de veuf est aussi long. Il passe presque inaperçu à une époque où les hommes sont si tristement vêtus, et du reste, bien souvent, un second mariage, une affection nouvelle, en font abrégier la durée. Cette courte douleur choque moins chez les hommes que chez les femmes. Pourquoi?

AND. SERPH.